Maureen Opsomer

Ce qui nous relie



Maureen Opsomer

Ce qui nous relie

© Maureen Opsomer, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1437-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux amis longue distance

I

Novembre 2016

Le réveil sonne, il est 5 h 30. Je l’éteins machinalement. Je n'en reviens pas ce que soit le jour J. Morphée n’a pas voulu de moi cette nuit, ou bien, je n’ai pas voulu de lui, c’est possible aussi. Nos souvenirs me sont revenus tout au long de la nuit. Nos joies, nos peines, tout ce que nous avons pu partager depuis le lycée. Je soupire à l’idée que ces moments ne seront plus les mêmes. Mes yeux me piquent du trop peu de sommeil. Ma tête doit faire peur à voir. Mon corps se lève avec lourdeur du lit pour aller constater les dégâts. Mes mains posées de part et d’autre du lavabo, je m’observe dans le miroir de ma salle de bains. Cernes, et teint pâle, le combo parfait pour participer à une soirée d’Halloween. Je ferme les yeux et respire profondément, repoussant l’angoisse, tentant d’instaurer un calme précaire dans mon esprit. Ainsi, je rouvre mes paupières et relève la tête face à mon reflet.

Hors de question qu’Axel me voie dans cet état ! Tu vas te ressaisir Léna et lui faire des au revoir digne de ce nom !

Remontée à bloc, je hoche la tête devant mon propre reflet et décide de me doucher avant de me préparer. Je choisis un jeans, un pull à grosses mailles gris clair que je compte associer à des bottes fourrées pour affronter cet automne un peu frisquet. J’attache mes cheveux en queue-de-cheval et décide d’un maquillage léger. Cependant, j'insiste juste un peu sur mes cernes, qui par miracle ne me font plus ressembler à un panda.

Satisfaite, je ressors de ma salle de bains et traverse mon salon pour y rejoindre la cuisine ouverte. J’ouvre un des placards en hauteur pour me trouver quelques cookies que j’avale en regardant par la fenêtre au-dessus de l’évier. Elle donne sur la rue et me permet de voir l’ambiance du jour. Les nuages s’avancent sur la ville comme ils les font dans mes pensées. Après un nouveau soupir, je me dirige vers mon entrée et enfile mon trench et ma grosse écharpe.

Je descends les marches, après avoir fermé ma porte, pour rejoindre le rez-de-chaussée et la boutique de vinyles dans laquelle je travaille. Je passe la tête par la porte séparant nos espaces et fais un signe à Claude, le gérant et vieil ami de la

famille. Il est avec un livreur mais s'arrête un instant, les yeux humides, et me fait signe aussi. Je lis *courage* sur ses lèvres. Je referme l'accès et retourne dans mon couloir. Un nœud se forme au creux de mon estomac. L'émotion me monte dans la gorge. Comme pour me distraire, j'ajuste mon écharpe, les mains légèrement tremblantes, avant d'ouvrir la porte qui donne sur la rue. Je m'y engouffre. Pas de retour en arrière possible. Direction la gare Lille Europe, avec tout l'aplomb dont je suis capable en cet instant.

Les rues lilloises sont calmes en ce samedi matin. Conquérante, je marche d'un bon pas vers la station, mais mon courage vole en éclat lorsque je l'aperçois. La vie se met sur pause un instant. J'ai la sensation que tout tourne au ralenti. Mon pas s'adoucit et retarde nos retrouvailles. J'observe la scène pour en garder chaque détail. Il attend le bus qui nous amènera à l'aéroport. Balayant le trottoir du regard, à ma recherche. Ses cheveux châtains sont décoiffés par les courants d'air. Je ralentis encore le rythme afin de me donner du courage et enfin entrer dans son champ de vision. Lorsqu'il me remarque, son sourire est si grand, qu'il me contamine. La boule au fond de ma gorge se libère en une explosion de joie. Nous courons l'un vers l'autre et il me prend dans ses bras en tournant sur lui-même, me faisant décoller du sol.

— J'ai cauchemardé que tu ne viendrais pas, me glisse-t-il à l'oreille avant de me reposer tout en me gardant serré contre lui.

— T'inquiète, tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement.

Je me détache de son étreinte et vois les gros bagages à ses côtés.

— Une vie dans trois valises, c'est assez dingue.

Axel acquiesce, et son regard se voile un instant. Son silence témoigne de la difficulté qu'il a dû avoir à faire des choix. Il m'explique que ses parents ont accepté de stocker quelques cartons chez eux, le temps qu'il revienne les chercher. Sa famille peine à digérer sa décision d'aller vivre en Australie avec sa petite amie. Ils seront absents aujourd'hui, et ça le touche au plus profond de lui. La soirée qu'ils lui avaient organisée le week-end dernier pour lui dire au revoir n'avait pas le goût de la fête. Ses parents étaient tristes, même s'ils ont fait de leur mieux pour le cacher. Sa sœur, quant à elle, ne cachait pas sa colère. Axel prépare ce départ depuis 2 ans. Judith a eu un coup de cœur pour ce pays après un voyage avec ses parents et le projet est né. Pris par l'enthousiasme de sa copine, il s'est laissé aller à envisager une vie là-bas, avec elle. Malgré ce temps de préparation, je pense qu'on est jamais prêt à laisser partir ceux qu'on aime. Encore moins à l'autre bout du monde, et à tout juste 21 ans.

— Départ de la navette pour l'aéroport de Bruxelles dans cinq minutes ! Cri un chauffeur à quelques mètres de nous.

Nous nous regardons, les yeux écarquillés. Nous attendions devant le mauvais bus. Un léger vent de panique nous assaille. Nous prenons les valises à la hâte et courons pour nous présenter devant le chauffeur. Il y a encore de la place dans la soute à bagages, *ouf !* Nous montons les quelques marches à l'entrée du bus en riant de notre erreur. Les voyageurs nous regardent d'un mauvais œil, la plupart voulant finir leur nuit. Nous avançons et trouvons deux places côte à côte dans le fond de l'habitacle. L'ambiance est tamisée et permet un répit avant que le jour ne se lève.

Axel relève sa capuche sur sa tête et passe un bras autour de mes épaules. Je m'appuie contre lui et prends l'écouteur qu'il me tend. *Jump* de *Simple Plan* résonne. Je ne peux m'empêcher de jeter un œil à mon ami avec un sourire entendu. À chaque fois que l'un de nous se sentait dos au mur, triste, en colère ou encore frustré, nous mettions cette chanson et nous défoulions ensemble. Je ne compte plus les fois où c'est arrivé. Ce titre n'aura plus la même saveur sans lui à mes côtés. Sa playlist continue de nous faire voyager dans nos souvenirs communs, et les 2 h 30 de trajet passe rapidement.

Le bus finit par ralentir. Nous arrivons à l'aéroport de Bruxelles. Je retiens mon souffle. Mon sourire s'efface. La réalité me frappe.

Il. Va. Partir.

Nous restons encore quelques secondes figés l'un contre l'autre, avant le grand moment.

Comment je vais faire quand il sera parti ?

Nous gagnons l'entrée de l'aéroport, un peu hagard. L'endroit est peu fréquenté aujourd'hui, peut-être parce qu'il est encore tôt, ou peut-être parce que je ne vois plus les personnes autour de moi. Mon attention est ailleurs. Perdus dans le flot de mes pensées, nous arrivons devant le tableau des départs qui affiche le vol d'Axel. Départ à 10 h 05. Nous restons silencieux. Ma main dans la sienne, la chaleur de sa paume dans la mienne est comme un phare dans la nuit. Je le suis tel un robot et entends à peine l'échange entre lui et l'hôtesse qui enregistre ses bagages Nous quittons le comptoir d'enregistrement, et je suis mon ami sans faire attention, sans savoir où je vais vraiment. J'ai déjà les larmes aux yeux, mais refuse de les laisser couler, je tiens à me montrer forte même si la tâche me semble insurmontable.

Mon meilleur ami s'en va, mes parents viennent de partir eux aussi. Trois

mois auparavant, ils avaient eu droit à un aller, sans retour, direction le cimetière. La voiture en contresens sur l'autoroute ne leur avait laissé aucune chance. Ils rentraient d'un week-end en Angleterre. Ma mère étant originaire de Londres, elle y avait encore de la famille et nous allions souvent les voir. Cette fois, ils n'étaient qu'à deux. Axel partait peu de temps après, alors j'avais décidé de rester avec lui. La nouvelle a été rude. C'était si soudain. Je suis restée en état de choc quelques jours, sans réaliser. Axel avait alors changé la date de son vol prévu au même moment afin de m'aider dans cette épreuve. Il a été extraordinaire à mes côtés. Des préparatifs, aux jours et semaines qui ont suivi, il a été présent. Accueillant ma colère, mes larmes et mes frustrations avec bienveillance. Il a trouvé les mots, les gestes qu'il fallait pour apaiser mes angoisses. J'ai perdu mes piliers et aujourd'hui c'est mon meilleur ami, ma moitié, mon âme sœur qui s'en va. Dire que c'est comme si on m'arrachait le cœur une deuxième fois serait un euphémisme.

Des sièges vides nous accueillent non loin et un long silence passe. Le regard d'Axel s'attarde sur moi. Ses prunelles vertes ont cette façon de m'observer, comme s'il pouvait lire dans mes pensées.

— Ça va, je t'assure, lui dis-je essayant de le rassurer avec un sourire que j'espère convaincant.

— Je n'en crois pas un mot, m'assure-t-il. Tu vis des drames, tu ne peux pas aller bien, tu as le droit de ne pas aller bien, il se tourne vers moi avant de poursuivre. Et, si je décalais mon départ ?

Ses yeux fixés dans les miens, il m'implore. Je les entends presque me murmurer, *dis-moi de rester, s'il te plaît.*

— Hors de question. Tu as ton billet pour Sydney, Judith t'attend déjà là-bas, tu as ta vie à faire. On en a déjà parlé. Pourquoi rester et aider une fille qui déprime au lieu d'obtenir le bonheur auquel tu as droit ?

— Donc, tu admets que tu es déprimée et que tu as besoin d'aide, fit-il avec une moue espiègle.

— Gnagnagna, lui fis-je en guise de réponse. Oui, c'est un moment de merde pour moi, mais ce départ était prévu de longue date.

Je marque une pause. C'est difficile, pourtant ces mots doivent sortir.

— Tu as déjà reporté deux fois, il est temps maintenant.

Je prends son visage entre mes mains et caresse sa joue avec mon pouce.

— Tu vas construire quelque chose d'extraordinaire là-bas, alors fonce. Et puis, je sais qu'on ne va pas s'abandonner l'un l'autre à cause des kilomètres et

des océans qui seront entre nous.

Je fronce mes sourcils avant de poursuivre, le sourire en coin.

— Enfin, tu as plutôt intérêt sinon je te chercherai, te trouverai et te…

— Oui, oui, je sais, me répond-il en riant. Tu me mets dans une valise et me ramènes ici.

Axel m’enlace. Je pose alors ma tête dans le creux de son cou. Son pull me chatouille la peau du visage. J'essaie d’en faire abstraction et profite de la moindre seconde encore possible avec lui. Les larmes que je retenais finissent par craquer le barrage et s’écoulent sur mes joues. Mes mains frottent son dos en douceur, comme une caresse. Axel en fait autant. Je sens une goutte couler sur mon front, je devine que le barrage a cédé chez lui aussi. Sachant qu’il n’aime pas être vu ainsi, j'attends un peu avant de relever la tête vers son visage.

— Tu vois, moi aussi je vais bien, et je ne suis absolument pas déprimé de partir !

— C’est évident ! Je pince les lèvres, attendrie de voir son émotion.

Notre étreinte se termine lorsque nous entendons le haut-parleur de l’aéroport demander aux passagers du vol pour Sydney de se diriger vers la porte d’embarquement. Dans un soupir commun, nous nous levons et traversons l’aéroport, main dans la main, silencieux. Nous redoutons tous les deux ce moment. Arrivés dans la file d’attente pour les contrôles de sécurité, les au revoir pleuvent autour de nous. Des familles, des amis, des couples se disent combien ils s’aiment et attendront le retour de leurs proches avec impatience.

Le regard d’Axel fixe un point au loin. Je regarde dans la même direction, mais ne vois rien. En me tournant vers lui, je remarque son regard brouillé par les larmes qu’il retient.

— Un mot Léna, un mot et je…

— Et tu vas aller à Sydney, tu y seras heureux, et tu m'enverras des nouvelles, autant que possible. Et, je veux des photos aussi !

Le menton d’Axel tremble légèrement. Les yeux rougis, il finit par me regarder de nouveau et baisse la tête pour poser son front contre le mien. Les paupières closes, il laisse passer quelques secondes. Il prend une grande inspiration, puis les rouvre, déterminé. Il décolle son front du mien et prend mon visage entre ses mains. Ses iris plongés dans les miens. Une urgence dans la voix.

— Prends soin de toi, d’accord ? OK, la vie n’est pas tendre avec toi ces derniers temps, mais continue de rire, de pleurer, de danser, de chanter. Sort, va encore à des concerts, au cinéma, à bouger. Ne t’enferme pas. S’il te plaît.

Promets-le-moi.

L’intensité de ses paroles me frappe comme une massue.

— Laisse-moi digérer et après, je fais tout ça.

Axel m’observe, un sourcil levé, en attente. Il a rarement été aussi sérieux.

— Promis.

— Enfin ! s’exclame-t-il tout sourire.

Cet homme a le don de me rendre un peu de joie même dans les pires moments.

Nos regards s’attachent l’un à l’autre. Je grave chaque aspect de son visage dans ma tête, et je sais qu’il en fait autant. Des milliers de mots et d’émotions se bousculent devant mes lèvres, pourtant rien ne sort. Les passagers derrière Axel et moi s’impatientent. Certains passent devant nous. Il est temps. Temps pour moi de laisser partir mon meilleur ami à l’autre bout du monde. Je ne le veux pas. Je rêve en secret qu’il me dise que tout ça n’était qu’une blague et qu’il m’a bien eu. Je l’aurais frappé de mon poing sur son épaule en guise de vengeance, avant de le prendre dans mes bras de soulagement. Mais, ça n’arrivera pas. Il part. C’est bien réel. Et, je ne veux rien faire qui puisse l’empêcher de poursuivre ses projets.

Une dernière étreinte nous unit. Je ne veux pas le lâcher, et il semble que ce ne soit pas l’intention d’Axel non plus. Je comprends que c’est à moi de prendre la décision. Après une profonde respiration, je finis par libérer mes bras enroulés autour de lui, avec une infinie délicatesse. Je relève le visage vers mon ami, et hoche la tête. Il comprend, et me relâche avec lenteur. Nos regards, nos gestes sont autant de *je t’aime* silencieux. Il finit par s’écarter et me fait un clin d’œil. Il recule de quelques pas, en tentant un sourire maladroit, avant de faire volte-face et d'avancer vers la file d’attente, son billet à la main. Il ne se retourne pas une seule fois. C’est ce que j’espérais. Sinon, je le sais, j’aurais dit un mot. Et, il serait resté auprès de moi. Je ne veux pas être égoïste à ce point.

Mon regard se perd vers sa destination. La file avance vite. Je ne le vois plus au milieu des autres voyageurs. Je me force à bouger et lève les yeux au ciel. Tentative perdue de retenir un flot de larmes qui s’écrasent contre ma volonté sur mes joues. Je veux marcher, courir, partir de cet endroit. Mais mes jambes, mon corps ne me répond pas. La vision embuée, je constate cependant qu’une femme un peu âgée m’observe. Avec tendresse, elle s’avance vers moi et me tend un mouchoir. Je le prends, un peu déroutée.

— Première fois ? me glisse-t-elle avec un léger accent anglais.

Je lui fais oui de la tête, incapable de formuler quoi que ce soit d’audible.